

Sous la direction de
SYLVIE DREYFUS-ASSÉO, GILLES TARABOUT,
DOMINIQUE CUPA ET GUILLEMINE CHAUDOYE

LES ANCÊTRES



Les Ancêtres

COLLECTION PLURIELS DE LA PSYCHÉ

La passion et le confort dogmatiques sont sclérosants, voire parfois meurtriers, et la meilleure façon d'y échapper est d'ouvrir nos théories et nos pratiques à la lecture critique d'autres théories et pratiques. Tel est l'horizon que veut maintenir cette nouvelle collection de psychopathologie psychanalytique, sachant que ce champ ne se soutient dans une avancée conceptuelle que d'un travail réalisé avec d'autres disciplines, comme les neurosciences à une extrémité et la socio-anthropologie à l'autre.

Direction de la collection

D. CUPA, E. ADDA

Comité de rédaction

C. ANZIEU-PREMMEREUR, P.-H. KELLER, H. RIAZUELO, A. SIROTA

Comité de lecture

G. CHAUDOYE, V. ESTELLON, L. HOUNKPATIN,

N. DE KERNIER, H. PARAT, G. TARABOUT

Éditions EDK/Groupe EDP sciences

25, rue Daviel

75013 Paris, France

Tél. : 01 58 10 19 05

edk@edk.fr

www.edk.fr

EDP Sciences

17, avenue du Hoggar

PA de Courtabœuf

91944 Les Ulis Cedex A, France

www.edpsciences.org

© Éditions EDK, Paris, 2012

ISBN : 978-2-8425-4165-1

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage – loi du 11 mars 1957 – sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français du Copyright, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Sous la direction de
Sylvie DREYFUS-ASSÉO, Gilles TARABOUT,
Dominique CUPA et Guillemine CHAUDOYE

Les Ancêtres



Vj ku' r ci g' kpv gpv kv pc m{ 'igh' dnc pm

LISTE DES AUTEURS

Jean-Louis Baldacci,

Psychiatre, psychanalyste. Membre titulaire formateur de la Société Psychanalytique de Paris (SPP). Médecin directeur du Centre de Consultations et de Traitements Psychanalytiques Jean-Favreau.

Brigitte Baptandier,

Ethnologue. Directrice de recherches au CNRS, au Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (LESC), Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Chargée de cours au Département d'Ethnologie (Université Paris Ouest Nanterre La Défense).

Elisabeth Birot,

Psychanalyste. Membre titulaire de la Société Psychanalytique de Paris (SPP).

Sylvie Blanchy,

Directrice de recherches au CNRS. Directrice adjointe du Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (LESC), Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Guillemine Chaudoye,

Chargée d'enseignement, membre du LASI-Centre de Recherches-Didier-Anzieu (EA4430), Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Psychologue clinicienne en psychiatrie adulte.

René Collignon,

Psychologue clinicien (Université de Louvain). Chercheur au CNRS. Membre du Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative, (LESC), Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Dominique Cupa,

Psychanalyste. Membre affilié de la SPP. Professeure de psychopathologie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Directrice du LASI (Laboratoire de psychopathologie psychanalytique des Atteintes Somatiques et Identitaires, EA4430, Université Paris Ouest Nanterre La Défense et de l'Unité de Psycho-Néphrologie, AURA, Paris).

Patrick Deshayes,

Professeur, Université Lumière Lyon. Membre du Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (LESC), Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Sylvie Dreyfus-Asséo,

Psychanalyste. Membre titulaire de la Société Psychanalytique de Paris (SPP).

Lucien Hounkpatin,

Membre adhérent de la SPP. Maître de conférences à l'Université Paris 8-Saint-Denis. Membre titulaire du LASI (Laboratoire de psychopathologie psychanalytique des Atteintes Somatiques et Identitaires, EA 4430, Université Paris Ouest Nanterre La Défense). Directeur du Centre Georges-Devereux.

Avner Perez,

Psychiatre. Chercheur et co-thérapeute au Centre Georges-Devereux.

Gilles Tarabout,

Directeur de recherche au CNRS. Directeur du Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (LESC), Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Henny Wexler Czitrom,

Docteur en psychologie. Chercheur et co-thérapeute au Centre Georges-Devereux.

Nathalie Zilkha,

Psychanalyste. Membre formateur de la Société Suisse de Psychanalyse. Psychiatre et psychothérapeute d'enfants et d'adolescents.

SOMMAIRE

<i>Liste des auteurs</i>	5
<i>Dominique Cupa, Guillemine Chaudoye, Avant-propos</i>	9
<i>Sylvie Dreyfus-Asséo, Introduction : les Ancêtres, exigence des morts ou attente des vivants ?</i>	17
<i>Jean-Louis Baldacci, Ombres, fantômes ou ancêtres ?</i>	23
<i>Sophie Blanchy, Ancêtres à Madagascar : techniques collectives, revendications individuelles</i>	35
<i>Elisabeth Birot, Dé-crypter les ancêtres : regards sur une mise en scène groupale du deuil</i>	43
<i>Gilles Tarabout, Quelques conceptions de la personne et de l'ancestralité en Inde</i>	53
<i>Nathalie Zilkha, Force identificatoire, travail de désidentification</i> ...	63
<i>Patrick Deshayes, Quand les morts ne sont pas des ancêtres. Représentations de l'ancestralité et notion de personne chez les Indiens Huni Kuin</i>	75
<i>Lucien Hounkpatin, H. Wexler Czitrom, A. Perez, « Ce mort n'est pas notre ancêtre ». Processus d'ancestralisation et traitement des restes dans la Clinique de la multiplicité</i>	81
<i>Brigitte Baptandier, Des ancêtres, de la malemort et des dieux</i>	105

<i>René Collignon</i> , L'apport de l'expérience de collaboration Psychanalyse/Anthropologie à l'Hôpital de Fann-Dakar (Sénégal).....	113
<i>Bibliographie générale</i>	121

Avant-propos

Un arbre vient illustrer cette journée scientifique, organisée à l'Université Paris Ouest Nanterre la Défense par les laboratoires du LASI-Centre Didier Anzieu (EA 4430) et du LESC (UMR 7186) et des collègues de la Société Psychanalytique de Paris et de la Société Psychanalytique Suisse. Il s'agit d'un chêne peint par Gustave Courbet en 1864, chêne connu en tant que « Chêne de Flagey », du nom de la propriété familiale de Courbet. Ce chêne qui n'existe plus aujourd'hui, foudroyé voilà un siècle environ, marque de son empreinte la mémoire collective, grâce à cette représentation qu'en a faite le peintre. Foudroyé, ce chêne est mort. Mais, mémoire familiale de Courbet, il est devenu, à l'image d'un Ancêtre, un repère contenant une histoire individuelle mais représentant aussi une histoire collective, un repère donc de la filiation et de la différence des générations. En effet, ce chêne auquel Courbet rajouta en 1867 un sous-titre fort de sens historique et politique pour l'époque, fut désigné « Chêne de Flagey appelé Chêne de Vercingétorix, camp de César près d'Alésia, Franche-Comté », saisissant ainsi l'importance d'une inscription des origines individuelles dans un lieu et dans une culture. Ancêtre donc, ce chêne vient symboliser ce qui, pour le peintre, a immortalisé l'endroit d'où il vient, les racines familiales et historiques dont il est issu et qu'il compte, par sa peinture, transmettre. Ainsi ce chêne illustre-t-il une continuité et un point de rencontre, un chiasme, à l'origine du travail de cette journée scientifique. Chiasme d'abord entre des disciplines qui ont choisi de se rencontrer autour d'un même sujet : la question des Ancêtres pour la psychanalyse et l'anthropologie, mais chiasme aussi entre les cultures, entre l'intime et le collectif, entre le sujet et la société, chiasme enfin, entre l'intrapsychique et l'intersubjectif, entre soi et l'étranger.

S. Dreyfus-Asséo ouvre ce travail de réflexion autour de la question des Ancêtres, par le récit de Daniel Mendelsohn intitulé *Les disparus* (2007). Au détour de ce texte, S. Dreyfus-Asséo questionne la transmission et le sens de l'ancestralité, dans ce lien à l'aïeul, à la filiation et à l'Ancêtre. L'inscription dans une lignée se fait par un *détour* par l'étranger afin de mieux permettre un retour à soi. Généré par une curiosité

pour les origines, ce détour est une histoire en boucle, un chiasme des cultures, engendrant des mouvements successifs d'identifications. Il rend l'étranger familier et favorise ainsi la transmission d'appartenance et la constitution de l'identité. Le détour se fait aussi par les investissements infantiles d'où résultent des processus identificatoires auxquels va se lier l'héritage ancestral. Ce détour a donc pour but la reconnaissance d'une identité nécessaire au travail d'affiliation. La question des Ancêtres pose ainsi celle des identifications et de leurs cheminements qui oscillent entre deux destins : *identification* et *désidentification*. Ce double mouvement, source de conflictualité, est à l'origine du destin de la transmission, où se lient l'infantile et les processus d'idéalisation et de sublimation. Le lien entre détour et filiation engage donc la question du destin des pulsions dans la constitution de l'identité et du rôle des Ancêtres inhérent à cette quête. Fonction intégratrice de la psyché humaine, assise du Moi, l'ancestralité constitue la personnalité. A la différence du mort porteur de mouvements mélancoliques, l'Ancêtre n'est plus un mort anonyme. Il est un mort revitalisé par l'importance du détail qui, en tant que témoin de ce détour, l'a, par sa dimension symbolique, sorti de l'anonymat et rendu spécifique. Bien que l'attention du détail porte en elle le risque, dans ce détour par l'étranger, d'une perte de soi, elle est ce qui va finalement permettre non pas de nier la mort, mais *de l'appivoiser au profit de la vie* afin d'ouvrir au processus d'ancestralisation.

Au croisement de ce chiasme entre morts et vivants se trouvent les Ancêtres : Ancêtres visitant le discours des patients en séance, Ancêtres pouvant rejoindre la question du surmoi. J.-L. Baldacci introduit son propos en posant ici la question du rôle de l'Ancêtre face à l'expression d'un surmoi s'avérant destructeur. Proposant de penser l'Ancêtre dans sa qualité de médiateur face à un surmoi assiégeant le patient dans une emprise aliénante, l'auteur, en référence aux travaux de N. Abraham et de M. Torok, distingue l'Ancêtre de *l'ombre* et du *fantôme*, par ses qualités de partage et ses liens spécifiques à l'objet et au groupe. Aussi l'auteur illustre le passage de l'ombre et du fantôme à l'Ancêtre par des exemples cliniques de psychodrame. En tant que tiers, l'Ancêtre est ce qui va venir tempérer le surmoi destructeur, sauver le sujet de l'aliénation aux fantômes, sortir le moi de l'ombre de cet objet perdu. L'Ancêtre résulte de la levée du secret et vient faire sens à ce qui jusque-là restait énigmatique. Il naît du passage des *identifications narcissiques*, sous-tendant les mouvements mélancoliques, aux *identifications hystériques*, impliquant

la levée du secret par le partage de la douleur avec le groupe. S'opposant au fantôme qui, lié au secret et abrité dans sa crypte, rend impossible toutes autres identifications, l'Ancêtre, lié au partage par la parole de la souffrance, permet l'introjection des désirs pour l'objet perdu et l'accès aux fantasmes. L'existence de l'Ancêtre signe donc l'appropriation par le patient de sa propre histoire, sur laquelle il pourra *enquêter* et qu'il pourra partager. Figure signifiante du travail de deuil, donc, l'Ancêtre est issu du passage entre l'investissement du disparu et le souvenir de ce disparu, passage ouvrant la voie à la symbolisation.

S. Blanchy inscrit sa réflexion sur l'ancestralité, dans ce lien unissant le groupal et l'individuel. Son travail sur les *razana*, ancêtres à Madagascar, en propose un éclairage. L'ancêtre a cette particularité : il peut être mort ou vivant. Du côté du mort ancêtre, loin d'interrompre la vie, la mort maintient une existence propre. Ancestralisé, le mort assure encore des responsabilités à l'encontre des vivants. Du côté de l'ancêtre vivant, il est un vieillard avec une descendance. Dans les deux cas, l'Ancêtre, idéal de vie, n'est reconnu en tant que tel que s'il a une descendance et a assuré d'importantes responsabilités. Ritualisé, l'accès à l'ancestralité résulte de pratiques collectives et d'expériences subjectives et atteindre l'ancêtre nécessite une médiation par un aîné. Les rituels fabriquent donc l'ancêtre, mais au-delà, ils ouvrent la voie à un travail des généalogies. La mort est entendue comme un point de passage individuel, engendrant des techniques d'ancestralité, dont les enjeux sont d'intégrer le mort dans un groupe et une temporalité. Dès la naissance, chacun intègre une ancestralité et sa vie, ponctuée de rituels, se caractérise par l'évolution de cette appartenance. Chaque aîné de la fratrie est alors porteur du « nom du père », un legs guidant le respect de soi et de sa conduite. L'individualité du vivant se trouve alors progressivement « englobé dans le social », menant à un processus d'ancestralité. Alors socle d'un sentiment de durabilité, ce sentiment d'appartenance a ainsi pour fonction de protéger et de rassurer sur une éventuelle fragmentation sociale et contre la possible apparition de conflits au sein de la descendance.

Au regard d'une situation clinique, E. Birot choisit de reprendre la question du psychodrame dans l'élaboration d'une ancestralité ouvrant au « dé-cryptage » de l'Ancêtre. Fruit d'un travail psychique et non d'une inscription généalogique linéaire, le processus d'affiliation naît de la rencontre entre les désirs infantiles et les exigences parentales,

reprenant ainsi le lien proposé par J.-L. Baldacci, entre construction de l'Ancêtre et formation du surmoi. A la différence de l'ancêtre réel, l'Ancêtre est une construction psychique dans l'après-coup, signant l'appartenance à un groupe. A la préhistoire œdipienne, l'Ancêtre, symbolique, endosse le rôle de protecteur, de support identificatoire, mais aussi celui de rival en tant qu'objet des premiers investissements parentaux. Encrypted parfois, devenu fantôme, il est alors à « dé-crypter » afin de permettre un travail de deuil. Soutenu par la fonction paternelle, ce travail participe d'un processus d'historicisation et rend accessible l'Ancêtre porteur d'identifications. Le psychodrame est alors intéressant, car il permet de confronter le patient à une double appartenance et une double temporalité : les siennes et celles du groupe. Par sa propre existence, le groupe ouvre à une confrontation entre le patient et sa propre histoire inconsciente, à la fois inconnue et familière. Il vient lever le secret et l'ombre de l'Ancêtre se dissipe, car, ayant ainsi perdu de sa dangerosité, ce dernier peut enfin prendre une place dans la lignée.

L'ancestralité en Inde est le choix de travail de G. Tarabout. L'importance de percevoir et de comprendre la spécificité des productions culturelles introduit son propos. L'ancestralité n'est pas une notion neutre et les différences entre sociétés ouvrent à une diversification des représentations et des croyances qui ne peuvent être uniformisées. Reposant sur un système de castes, l'Inde illustre ces variations culturelles et religieuses. En fonction des castes, les rituels funéraires changent, le traitement des corps et l'avenir des âmes varient. Brûler le cadavre, le faire disparaître dans sa totalité, pratique des castes supérieures, s'oppose à l'enterrement des morts à proximité des maisons, dans les castes inférieures. Dans le premier cas, l'avenir de l'Ancêtre, devenu *preta*, âme invisible détachée du corps, se modifie à l'arrivée de nouveaux Ancêtres. Poussés progressivement vers l'anonymat, ils deviennent sans visages. Dans l'autre cas, le mort, figure ambivalente, maintenu à proximité, doit être surveillé. Parfois dangereux, possiblement persécuteur, le mort est aussi protecteur, fertilisant les graines plantées sur son tombeau, assurant ainsi la circulation des substances nourricières. Mais dans les deux cas, l'Ancêtre est le maillon d'une chaîne. La réincarnation est une croyance illustrant cette idée, car elle institue cette continuité des existences soumises aux héritages des vies passées, chacun devenant alors son propre Ancêtre. La figure de l'Ancêtre est donc multiple : ancestralité des Pères, auto-ancestralité, ancestralité spirituelle et initiatique des

goureux, Ancêtre protecteur et Ancêtre persécuteur. Les castes ont donc en commun de penser l'ancestralité comme un système qui se partage entre différentes figures et qui inscrit l'humain dans une chaîne irriguée par une circulation de flux.

N. Zilkha revient sur l'importance de penser la figure de l'Ancêtre, tant dans une histoire individuelle que groupale. L'Ancêtre peut mêler une dimension idéale à une dimension traumatique. Face à la contrainte exercée par l'Ancêtre, le travail de symbolisation, d'appropriation de sa propre histoire et de sa propre pensée, fraye un chemin vers une mise en représentation de ces traces, voie d'abolition de ces identifications aliénantes. Une historicisation subjective de ces « restes traumatiques » laissés en souffrance, devient donc nécessaire. Reprenant le texte *Les disparus* (2007), de Daniel Mendelsohn, N. Zilkha souligne l'importance des répercussions liées à ces espaces lacunaires dans l'histoire et dans la préhistoire de l'auteur, alors enfant. En tant qu'héritage traumatique transmis entre générations, ces lacunes enrayent les capacités de symbolisation et exercent une contrainte identificatoire. La recherche de vérité, en tant que travail de construction, résulte d'un tabou autour de l'Ancêtre. Le tabou est un point de bascule permettant cette quête, une forme intermédiaire entre l'incorporation et l'introjection. L'héritage, à l'image de l'Ancêtre, est à la fois subi et recherché, psychique mais aussi inscrit dans une histoire familiale. De cette alliance entre parcours interne et périple externe à la recherche du détail, dépend une modification des identifications et du lien à l'objet. Corrélé au processus de symbolisation, le passage de ces identifications aliénantes à des identifications introjectives, proches du travail de deuil, est alors possible. La modification identificatoire à ces morts restés alors jusque-là sans sépulture et gelant toute possibilité de deuil, provoque un travail de différenciation et de désidentification et lève, par ce changement, la contrainte exercée par ces identifications aliénantes à l'Ancêtre.

P. Deshayes quant à lui propose un travail sur un groupe d'Indiens d'Amazonie. Chez les Huni-Kuin, les morts ne sont pas des Ancêtres, mais des étrangers voire des ennemis. À sa mort, l'humain n'est plus, et son existence passée même est effacée : il n'a jamais existé. Avant la mort, au moment de l'agonie, les rites funéraires commencent pour, une fois la mort constatée, laisser place aux funérailles. Ces funérailles divisées en deux temps marquent la place prépondérante des vivants sur les morts. L'acte de se débarrasser du cadavre, après l'avoir frappé, est

suivi de rites pour éliminer les cinq esprits constituant l'humain, afin de permettre aux vivants de survivre à cette épreuve. Ces cinq esprits désormais sans corps se dispersent pour prendre des chemins différents et parfois rôder près des vivants. Un de ces esprits plonge alors le village dans une atonie, une tristesse non pas due à l'absence de la personne décédée, mais liée à la prise de conscience que cette personne n'est plus humaine. Le mort n'est donc pas l'Ancêtre, car contrairement au mort, l'Ancêtre est celui qui insuffle la force de vie. Il s'agit de *Jaguar Premier*, celui dont l'homme descend, celui qui a dicté les règles communes de vie, garant d'une communauté immortelle, malgré la mortalité de ses membres.

L. Hounkpatin et ses collègues introduisent leur propos par cette conception propre à la *Clinique de la multiplicité* : « L'ancêtre c'est le nouveau... ». Partant de l'idée qu'il est possible de penser une clinique sous l'angle de différentes approches, les auteurs insistent sur l'intérêt de joindre la psychanalyse et l'anthropologie. Alors que la psychanalyse tend à travailler l'intériorité psychique de l'endeuillé, l'anthropologie s'intéresse à l'étude des traitements des morts. La *Clinique de la multiplicité* est donc la mise en relation d'une pluralité d'approches, menant à une *sursaturation*, nécessaire à la mise en route du processus thérapeutique, autour d'une situation clinique. Dispositif groupal visant à penser le multiple, la *Clinique de la multiplicité* réfléchit la question de l'Ancêtre, en lien à celles de la transmission, de l'origine et de l'originaire et en termes de *processus d'ancestralisation*. Inscrit dans un jeu de transitionnalité, ce processus est au cœur de nombreuses situations cliniques. Les enjeux thérapeutiques sont alors de permettre ou de relancer ce processus interrompu ou barré par la migration ou la déterritorialisation, impasses de la transmission. Relancer ou permettre ce processus d'ancestralisation, qui est un mouvement de décomposition du mort, signifie accéder par ces différentes approches à des éléments de transmission, des « éléments sources » contribuant à la subjectivation, à la constitution d'une intériorité et à un travail de symbolisation. Ces « éléments sources » sont un « traitement des restes » ne pouvant s'effectuer qu'au sein d'un « intime collectif » mis en place par le groupe thérapeutique. Il s'agit donc de « la matrice fonctionnelle » du processus thérapeutique nécessaire au processus d'ancestralisation. Le processus thérapeutique doit permettre l'actualisation de ces « éléments sources » et activer l'ancestralisation en tant qu'initiation à la constitution de l'Ancêtre nouveau et actuel.

Partant de l'impossibilité de devenir ancêtre dans certains pays d'Asie, B. Bapandier s'intéresse aux morts « avant terme », les « malmorts ». Alors que dans ces conceptions, la vie a un temps déterminé, le malmort, à entendre aussi comme « mauvais vivant », est celui dont la vie a été arrêtée trop tôt, brutalement et dont un « reste de vie » actif, en suspens, demeure inemployé. Le malmort peut aussi être mort naturellement mais sans avoir eu de descendance. Il est une rupture dans la transmission, cette dernière pouvant être comme le montre l'auteur avec l'exemple de la Chine et de ses familles de médiums, un moyen d'élaborer de nouveaux liens entre les générations, réaménageant de ce fait, les liens aux Ancêtres. Le malmort est un défunt sans lien. Se trouvant hors de la généalogie, il ne peut être un Ancêtre. Âme errante et vengeresse, il devient une « âme rancuneuse », incapable de faire le deuil de sa vie. « Âme orpheline » dans la lignée, il l'est aussi de son corps. Contrairement au corps de l'ancêtre qui peut devenir relique, le corps du malmort est abandonné, perdu, signant ainsi un sentiment d'incomplétude. A mi-chemin entre deux mondes, en suspens, les malmorts vivent mal leur mort et viennent alors contaminer les vivants, leurs esprits et leurs corps. Seul le rituel permet de contenir ces morts errants, afin d'en faire des bienfaiteurs. Le rituel devient alors l'acte de s'acquitter d'une dette vis-à-vis de ces morts, de les honorer afin de pacifier les liens. En tant que rupture dans la vie et dans la lignée, en tant que signe d'une incomplétude, le malmort s'oppose donc à l'ancestralité.

R. Collignon vient clore cette journée, en revenant sur la collaboration entre psychanalyse et anthropologie. Il illustre cette association par un travail effectué à l'Hôpital de Fann-Dakar au Sénégal. Relatant les travaux d'une équipe pluridisciplinaire, l'auteur insiste sur le constat fait de ces expériences : ces deux disciplines sont antinomiques et incompatibles dans leurs démarches respectives, sauf si elles s'autorisent à travailler ensemble dans des temps distincts. Face au risque de « décoder » trop hâtivement les fantasmes individuels à la lumière des croyances collectives, l'enjeu est que chacune de ces disciplines s'enrichisse mutuellement dans l'après-coup. Le but est donc d'être conscient de la dimension organisatrice des traditions afin d'éviter qu'elles deviennent un moyen d'enfermer la pensée et la clinique. Reprenant des situations cliniques, l'auteur pose la question de l'articulation entre le mythe, notamment celui des esprits ancestraux, les « rab », et les « tourments psychiques ». Il souligne donc ici, l'importance d'une approche pluridisciplinaire, attentive à un non-mélange des registres et soucieuse de maintenir une

cohérence interne afin de comprendre l'organisation et le destin des histoires individuelles dans leurs liens aux mythes et aux traditions.

Les Ancêtres : exigence des morts ou attente des vivants ?

« Quand j'étais enfant, j'étais secrètement déçu et vaguement gêné par le fait que les Juifs de l'Antiquité étaient toujours opprimés, perdaient toujours les batailles contre les autres nations, plus puissantes et plus grandes et lorsque la situation internationale était relativement ordinaire ils étaient transformés en victimes et châtiés par leur dieu sombre et impossible à apaiser. Quand vous avez un certain âge, vous n'avez pas envie de passer vos loisirs à lire des histoires de victimes, de perdants. Ce qui me paraissait bien plus attirant, quand j'étais enfant, puis adolescent, c'était les civilisations de ces autres peuples de l'Antiquité, qui avaient l'air de beaucoup s'amuser et qui, apparemment, étaient les oppresseurs des Hébreux.

C'était ce que je pensais à l'époque. Mais aujourd'hui je peux voir que la véritable raison pour laquelle je préférais les Grecs, par dessus tout les autres, aux Hébreux, c'était que les Grecs racontaient les histoires comme les racontait mon grand-père. Lorsque mon grand-père racontait une histoire, il ne recourait pas au procédé évident de commencer par le commencement et de finir par la fin ; il préférait la raconter en faisant de vastes boucles, de telle sorte que chaque incident, chaque personnage, avait droit à sa mini-histoire, un récit à l'intérieur du récit. Il se trouve que c'est précisément la façon dont les Grecs racontent leurs histoires. Homère, par exemple, interrompt souvent la marche en avant de l'*Iliade* afin de rendre toute la richesse psychologique et la profondeur émotionnelle des débats, ou afin de suggérer que le fait de ne pas connaître certaines histoires qui, à notre insu, forment le présent, peut être une grave erreur. Même si je n'en étais pas conscient à l'époque, je vois maintenant qu'une certaine technique de récits en boucles, dont j'ai cru que mon grand-père était l'inventeur, était la véritable raison – plus que la beauté et le plaisir païens, plus que la nudité païenne, plus que la puissance, l'autorité et la victoire païennes – pour laquelle les Grecs, plus que les Hébreux avaient captivé mon imagination depuis la plus tendre enfance, depuis le commencement. C'est ce qui explique comment mon grand-père qui était à mes yeux la

judaité en soi, a fait naître en moi un goût indéfectible pour les païens. L'histoire des juifs et des fêtes juives était donc une histoire qui me mettait mal à l'aise, dans la mesure où j'étais un juif qui admirait les Grecs »¹.

Ce texte est extrait du livre de D. Mendelsohn, *Les Disparus*. Je l'ai choisi pour introduire notre journée sur les Ancêtres parce qu'il me paraît précieux à plus d'un titre pour notre thème : en premier lieu il relate une transmission liée à l'attachement d'un petit-fils pour son grand-père. Ceci nous invite à penser le lien de l'aïeul, et donc de la filiation, à la lignée et à l'Ancêtre. Ensuite, il témoigne d'un chiasme culturel fécond qui, en dépit ou à cause de la gêne qu'il provoque chez l'auteur, ce juif qui admire les Grecs, peut nous mettre sur la voie d'un sens de l'ancestralité, au-delà de ses modalités spécifiques, historiques ou singulières. C'est ce double axe que je voudrais maintenant explorer pour proposer un cadre à notre réflexion de la journée. Je dégagerai cinq points.

Appartenance (reconnaissance) identitaire et mouvement identificatoire

Dans la perspective proposée, d'emblée le modèle biblique se creuse de l'échappée païenne, et favorise un décalage inédit : celui d'une quête linéaire des ascendants transformée en curiosité pour ses origines, retour sur soi à travers l'écheveau des liens que tisse une généalogie et son entrelacs souvent chaotique. L'intégration de la loi paternelle, marque de l'appartenance judaïque, se double de sa diffraction en enquête sur la famille, archivage des traces et des témoignages recueillis. Ainsi, le moment de constitution d'une identité spécifique, d'une transmission d'appartenance, s'avère immédiatement mis en tension par une histoire en boucle qui habite aussi celle du sujet. Le premier effet du chiasme des cultures est donc de substituer, à la démarche identitaire, les mouvements successifs d'identifications et d'inscrire l'étranger au cœur du familial, le détour au cœur du retour à soi.

1. D. Mendelsohn, *Les Disparus*, Paris, Flammarion, « J'ai lu », 2007, pages 62, 67.

Héritage ancestral et destins des pulsions

Travail d'affiliation et sexualité infantile

La question du processus identificatoire, plutôt que de l'appartenance identitaire, permet un pas de plus dans l'interrogation sur les Ancêtres. En effet, elle convoque, pour l'aborder, le repère de l'enfance, du plaisir et de l'idéal associé au narcissisme. En renvoyant à l'infantile, dans ses variations de mise en forme collective et individuelle, elle l'institue en prémices, conditions de l'alliance avec l'héritage ancestral. Ce métissage du détour (les investissements de l'enfance) et du but (la reconnaissance d'une identité) n'est-il pas paradigmatique de tout travail d'affiliation ? Le cheminement, plus ou moins secret, plus ou moins avouable, de l'un vers l'autre, n'en manifeste-t-il pas le ressort toujours conflictuel ? Conflit lisible dans la gêne de cet enfant juif à préférer un autre modèle ancestral que celui qui lui est culturellement transmis. Cette fois, le chiasme conduit à déplacer la question des Ancêtres vers celle des mouvements d'identification et de désidentification qui la sous-tendent, du destin qui y est fait à la part transmise dans sa rencontre avec le trajet même de cette transmission. Il rend attentif à ce double mouvement, au cœur de toute transmission, par où ressurgit la question de l'affect et du sexuel infantile en lien avec les processus de sublimation et d'idéalisation. En d'autres termes, il engage la question du destin des pulsions dans la constitution de la personnalité et des facteurs susceptibles d'y contribuer. Peut-être donne-t-il aussi à penser un mode inédit d'intégration du collectif par le singulier.

Ancestralité et processus d'humanisation

Ce mode de transmission permet de préciser le statut des Ancêtres dans la quête de l'identité. Au premier chef, il en fait surgir la logique inconsciente : l'ancestralité n'habite pas tant la personnalité en amont, comme un rappel de ce qu'on doit aux morts. Elle est avant tout temporalité, épreuves fragmentées d'un cheminement dont la réunion finale, l'intrication, compose la personnalité – ou justifie sa décomposition, là où elle achoppe sous l'effet d'un trauma. La référence aux Ancêtres concerne, d'abord, leur fonction d'intégrateurs de la psyché humaine : Ancêtres, alliance, processus, autant d'interpellation, de signes révélateurs de l'humain à l'œuvre ou de l'humain empêché, au sens d'une